

Jeu des mots-clés

Liberté - responsabilité

C'est probablement la première valeur qui vient à l'esprit de l'alpiniste pensant à son activité. Ce n'est pourtant pas celle du « tout est permis », mais celle de l'affrontement au choix. Comme dans tout sport de plein air, le montagnard est confronté à la nature et à ses caprices. Or celle-ci n'est pas bienveillante comme visent à nous le faire croire les messages publicitaires jalonnant nos vies et nos rues ; elle n'est ni bonne ni mauvaise, ne montre aucune intention, et reste seulement terriblement neutre, laissant donc le montagnard seul face à sa connaissance du milieu et à ses choix. C'est en cette solitude que réside sa liberté. Pas de textes, de codes civique ou pénal, ou de règles morales pour dicter sa conduite, mais seulement son expérience, la mesure qu'il prend des enjeux, et sa faculté de choix.

De ce point de vue, le pratiquant d'un sport de pleine nature n'est pas très différent d'un lecteur attentif. Comme ce dernier, il échappe aux codes sociaux ou relationnels que chacun adopte face à ses semblables, qu'ils soient motivés par l'intérêt, l'amour-propre, la séduction ou par d'autres affects, agréables ou agaçants selon les circonstances. Le lecteur est face à un livre, dont l'auteur ne s'adresse à personne en particulier, déroule un récit ou une idée nées de son imagination ou de sa réflexion, et qu'il expose selon sa propre logique. Face à un livre, le lecteur est d'autant plus libre, qu'il est seul et concentré face au texte. Sa totale liberté réside dans son choix ou son sentiment d'adhérer, de s'approprier, de critiquer ou de rejeter l'exposé ou l'histoire, voire de fermer le livre et le jeter dans la première poubelle venue. Nul jeu de séduction, de rivalité ou d'affirmation n'a de sens face à une page de texte, du moins tant que l'auteur est extérieur ou inconnu.

De la même façon, l'homme échappe en montagne aux codes sociaux, et retrouve, en même temps que la liberté de ses choix face à une nature indifférente, une authenticité que avec les hiérarchies, les représentations et les codes de la vie sociale lui masquent au quotidien. Partir pour tel ou tel objectif, opter pour un itinéraire ou un autre, évaluer les contraintes (difficultés, effort, horaires, ...), renoncer ou poursuivre en conséquence, lui reviennent sans qu'aucune règle préétablie ne lui dicte la solution. Ce fut le choix du seul H. Buhl de tenter seul –et réussir dans des conditions inhumaines- le Nanga Parbat en dépit de l'opposition de son chef d'expédition.

On a souvent souligné les rapports congénitaux entre liberté et responsabilité. C'est sûrement cette relation qui a tant fait dire que la montagne était d'abord une école de vie. Si j'ai beaucoup appris des rares mais précieuses amitiés tissées au fil de mes rencontres avec des montagnards, je regrette de n'avoir pu croiser Paul Héraud, alpiniste et résistant gapençais, dont on apprit à sa mort, abattu par les nazis en 1944, que loin de nos frivoles chroniques alpines, il avait à son actif une cinquantaine de premières solitaires dans les grands itinéraires de l'époque des massifs du Dauphiné.

Jeu

On ne parlera pas ici du jeu « ludique » dont certains cherchent à nous persuader qu'il est l'essence de nos vies -et certains y gagnent, assurément. Je veux parler de la « glorieuse incertitude » que ressent tout montagnard partant pour une course, et chez qui cohabitent l'espoir de réussir, l'interrogation sur les difficultés, la conscience du danger et le risque de l'échec. Dans les sports de nature, rien n'est écrit. Chutes de pierres, avalanches, orages soudains, fausses prises ... relèvent d'aléas naturels, tandis que l'acteur lui-même est soumis à d'autres impondérables qui lui sont propres tels que méforme, baisse de moral, mauvaises évaluation de la situation, maladresse voire chute, ...

Aux caprices de la nature s'ajoutent les codes adoptés par les pratiquants. Il y a 30 ans, des passages annoncés Vsup. ou VI pouvaient représenter des mouvements qui seraient

aujourd'hui cotés aussi bien 5 que 6c, selon le niveau, la modestie, la façon de s'y prendre, la taille, ou la frayeur de l'ouvreur au moment de le franchir. Nul ne pouvait être sûr, en partant dans un tel itinéraire, s'il arriverait à surmonter ce passage.

Comme pour tout jeu, la difficulté, et l'enjeu ou le risque (l'« engagement ») dépendent des règles qu'on adopte et qu'on se fixe. Une même course effectuée tranquillement ou en courant, en s'aidant ou non des points d'assurance, par beau temps ou sous l'orage, ne présentera pas la même difficulté. L'échec tragique des cordées menées par Bonatti au Pilier du Freney et la réussite de celles conduites par Desmaison en témoignent. De même, un même itinéraire parcouru en été ou en hiver, en cordée ou en solo intégral, ne comportera pas les mêmes risques. Preuss au Campanile Basso et Dülfer à la Fleischbank n'avaient pas adopté les mêmes règles, non plus que Comici à la Cima Grande di Lavaredo et Maestri au Cerro Torre, même si tous pratiquaient le même sport. De même, l'évolution du matériel rend difficilement comparables la première ascension par Lagarde et Ségogne du couloir qui porte leur nom, et sa première répétition 45 ans après par Cecchinel et Jager. Mais on peut choisir d'adopter les règles originales, comme S. Dewèze répétant au début des années 80 le couloir Nord-Ouest du Pic Sans Nom, en crampons à 8 pointes et taillant des marches à l'aide d'un unique piolet d'un mètre cinquante, pour retrouver les conditions des ouvriers, 60 ans auparavant.

On observera que l'évolution actuelle de ces règles tend à réduire le risque, au profit de la difficulté. Les itinéraires « modernes », souvent difficiles techniquement, intégralement équipés de points d'assurance éprouvés, situés à basse altitude, minutieusement décrits et cotés, et parfois même nettoyés de leur végétation et blocs peu sûrs, sont de plus en plus fréquentés, tandis que sont délaissées les voies anciennes, non aménagées, succinctement décrites, mais parfois plus faciles. L'introduction il y a quelques années du terme « terrain d'aventure » pour ces dernières, donne la mesure du manque d'incertitude des premières, implicitement à ranger dans les activités de « non-aventure ». Souhaitons seulement que les voies de montagne restent en l'état, et que l'apparition de perforateurs à batterie ne poussera pas des aménageurs trop zélés à priver les amoureux de nature du terrain qui leur permet de choisir leurs règles et pratiquer ce face à face avec eux-même que permet le risque assumé.

Beauté

Certains ont invoqué une certaine qualité de l'air en altitude, qui contribuerait au sentiment de beauté et de plénitude, et à la légèreté de l'effort en montagne. La moisson de records aux jeux olympiques de Mexico à 2300 m d'altitude irait dans ce sens. On a aussi maintes fois dit qu'en montagne on est plus près du ciel, comme en témoignent à leur façon les monastères de Grèce ou du Tibet. Mais cette sensation est ambiguë, puisqu'on est aussi au-dessus du monde. C'est au sommet d'une montagne que Satan a emmené Jésus pour lui dire que le monde qu'il dominait lui appartenait s'il l'adorait. Mais pour celui à qui cette tentation est étrangère, la contemplation des horizons bleutés, des ombres qui soulignent le terrain, des sommets connus par leurs silhouettes ou par leurs noms, des lointains estompés mais chargés de souvenirs ou de projets, procure plénitude, complicité et admiration.

Le sentiment de la beauté est aussi difficile à partager que ne le sont les souvenirs du voisin lors de ces séances de photos de vacances que chacun se souvient avoir subi. Cette barrière pousse certains à fuir les cercles de montagne, où les récits épiques des uns ne sont – apparemment- écoutés par les autres que parce qu'ils leur laisse le temps de chercher un récit à opposer au premier. L'absence de distance, d'humour (ou de modestie ?) des passionnés est parfois paralysant. Comment comparer ses récits au sentiment d'accomplissement ressenti en montagne ? Comme les grandes douleurs, les joies intenses sont muettes. Exprimer et partager ces sensations exigerait de se mettre à nu, de dévoiler ses émotions, et donc d'être en totale empathie et confiance. Quelque chose qui ressemble à une relation amoureuse.

C'est pourtant cette chose inexprimable que tout montagnard perçoit, même s'il a trop de pudeur pour le confier, et fait de lui un Gilgamesh revenant chez lui plein de ses exploits, mais perdant en chemin l'herbe de la jeunesse éternelle, et condamné à remonter, tel les Sisyphe que nous sommes, toujours soumis au désir.

Etienne Jaillard
Septembre 2010